

Christiane FLORIN, Philippe Pétain und Pierre Laval: das Bild zweier Kollaborateure im französischen Gedächtnis. Ein Beitrag zur Vergangenheitsbewältigung in Frankreich von 1945 bis 1995, Frankfurt a. M. (Peter Lang) 1997, 447 S. (Europäische Hochschulschriften: Reihe 31, Politikwissenschaft, 325).

Henry Rousso war es, der 1987 in seinem vielbeachteten Buch »Le syndrome de Vichy« den französischen Umgang mit der eigenen Vergangenheit der Jahre zwischen 1940 und 1944 erstmals umfassend darstellte. Nun wagte sich mit Christiane Florin auch eine junge deutsche Wissenschaftlerin an dieses emotionsbeladene Thema. Mit dem französischen Historiker ist sie sich einig, daß die These vom bewußten Stillschweigen über Frankreichs années noires der Vergangenheit angehört. In ihrer politikwissenschaftlichen Dissertation zeigt sie, daß Vichy in den zurückliegenden zwanzig Jahren zum am besten erforschten Thema der französischen (Zeit-)Geschichte geworden ist und daß an die Stelle der Schuldvergessenheit der Nachkriegszeit längst eine Schuldbesessenheit getreten ist.

Christiane Florins Arbeit verfolgt die Wandlungen des Vichy-Bildes in der französischen Öffentlichkeit und Politik zwischen 1944 und 1995. Die Verfasserin beläßt es nicht bei der bloßen Beschreibung von Bildern, sondern beleuchtet auch die damit verbundenen politischen Intentionen und – oft ambivalenten – Wirkungen, fragt nach den dahinterstehenden Ideen, Wertvorstellungen und nach dem Staatsverständnis, kurzum, nach der Wechselwirkung mit der nationalen Identität und der politischen Kultur der Vierten und Fünften Republik. Im Blick hat Christiane Florin vor allem die Perzeption der beiden Protagonisten des États français: Philippe Pétain und Pierre Laval. Als Quellen dienen ihrer Studie überregionale Tages- und Wochenzeitungen, Verbands-, Vereins- und Parteiorgane, die so ausgewählt sind, daß sie das politische Meinungsspektrum abdecken. Weitere Erkenntnisse konnte die Verfasserin aus der Analyse von Schulbüchern gewinnen.

De Gaulle verstand es, um der nationalen Versöhnung willen Vichy vergessen zu machen, indem er die Franzosen zu einem Volk der Widerstandskämpfer stilisierte. Diese Fassade stürzte ein, als die junge Generation 1968 am Mythos der Résistance, des sauberen Frankreich, rüttelte und begann, nach den weniger heroischen Aspekten der Besatzungszeit zu fragen; die dunkle Vergangenheit holte Frankreich ein. Pompidou versuchte mit dem Konzept »Versöhnen durch Vergessen« vergeblich, diese Entwicklung aufzuhalten. 1973 rückte mit den publizierten Forschungserkenntnissen des amerikanischen Historikers Robert O. Paxton der Beitrag Vichys zur Judenvernichtung ins französische Bewußtsein. Das darauffolgende Jahr brachte die endgültige Wende: Von 1974 an verdichtete sich das Interesse an den dunklen Seiten Vichys, so Florin, zur Obsession. Vichy wurde omnipräsent: Jede Persönlichkeit des öffentlichen Lebens wurde auf ihr Tun in den Jahren von 1940 bis 1944 hin durchleuchtet, strukturelle Kontinuität von der Vergangenheit in die Gegenwart vermutet, aus Vichy ein moralischer Auftrag für die aktuelle Politik hergeleitet. Stärker als zuvor wurde der Verweis auf die Geschichte zur erfolgsversprechenden Waffe im politischen Alltagsgeschäft. Bei seinem Amtsantritt knüpfte François Mitterrand 1981 medienwirksam an den Geist der Résistance an, als er im Panthéon eine rote Rose am Sarkophag von Jean Moulin niederlegte, doch auch ihn sollte – sowohl persönlich als auch in Gestalt der Prozesse gegen Touvier und Bousquet – die Vichy-Vergangenheit bald einholen.

Bei ihrer Beschäftigung mit der sich so wandelnden Wahrnehmung, Beurteilung und Instrumentalisierung der Vergangenheit widmet sich Florin detailliert mehreren Einzelaspekten, von denen hier nur auf die drei zentralen hingewiesen werden soll: die jüdische Gemeinschaft in Frankreich, die nationale französische Rechte in Form des Front national sowie die historische Vichy-Forschung.

Christiane Florin wollte, wie sie selbst schreibt, zum Thema französische Vergangenheitsbewältigung mehr bieten als eine deutsche Übersetzung des französischen Pionierwerkes von Henry Rousso. Dies ist ihr mit einer ebenso profunden wie aufschlußreichen Arbeit

gelungen, deren Wert weniger in grundlegend neuen Erkenntnissen als vielmehr in einer soliden, umsichtigen Darstellung liegt.

Corinna FRANZ, Bonn

Gabriele CLEMENS, *Britische Kulturpolitik in Deutschland 1945–1949. Literatur, Film, Musik und Theater*, Stuttgart (Franz Steiner) 1997, 308 p. (HMRG, Beiheft 24).

Dans sa thèse d'habilitation, présentée à l'Université de Marbourg au début de l'année 1994, Gabriele Clemens s'est proposé d'étudier certains aspects de la politique culturelle britannique en Allemagne occupée (1945–1949). Ce travail, richement documenté (l'auteur a exploité abondamment les archives britanniques – Public Record Office, Londres – et allemandes – Landeshauptarchiv Düsseldorf) et informé (la bibliographie compte plus de 260 titres en plus des sources publiées), cible plus particulièrement les politiques du livre, du film, du théâtre et de la musique. Clemens s'interroge sur les objectifs profonds de la politique culturelle de l'occupant en Allemagne et sur l'évolution générale de l'action culturelle extérieure du Royaume-Uni dans la première moitié du XX^e siècle. Si l'on comprend aisément que l'auteur ait consacré sa recherche aux aspects les moins connus de la politique culturelle britannique, à l'exclusion de l'enseignement, de la presse et de la radio, le champ d'études aurait pu s'étendre aux beaux-arts (qui relevaient certes d'une autre direction du gouvernement militaire, mais la justification, d'ordre administratif, avancée par l'auteur pour circonscrire son étude ne convainc pas). On regrette d'autant plus que ce secteur artistique ait été laissé de côté qu'il se serait parfaitement inscrit dans la perspective de l'auteur.

En effet, renouvelant en grande partie l'approche de la politique culturelle britannique (en intégrant notamment le fruit des débats historiographiques qui s'élevèrent, il y a quelques années, au sujet de la nature de la politique culturelle française en Allemagne après 1945), Clemens s'attache à montrer que l'un des buts de la politique britannique en Allemagne consista à promouvoir le Royaume-Uni et à conforter son prestige en dépit – ou à cause – d'une perte de puissance incontestable sur la scène internationale. L'auteur consacre de remarquables pages à ce double processus de déclin politique et économique d'une part, de recherche et d'affirmation d'une identité culturelle d'autre part, amorcé dès le début du siècle et amplifié par les deux guerres mondiales. L'idée d'une immixtion de l'Etat dans la sphère de la culture fit peu à peu son chemin, aboutissant en 1934 à la création du *British Council*. La politique culturelle extérieure du Royaume-Uni, après 1945, poursuit l'évolution amorcée dans les années trente. La «propagande» culturelle britannique se caractérise alors par le souci de diffuser une image positive du Royaume sans discréditer les valeurs étrangères. Clemens retrouve ces spécificités dans l'action culturelle menée par Londres en Allemagne: gagner la sympathie de la population allemande pour l'Angleterre – malgré l'occupation; ne pas s'appesantir sur les responsabilités allemandes dans le déclenchement de la guerre ni sur les crimes nazis; ne pas aviver les tensions avec l'allié soviétique et s'abstenir – à la différence des Américains – de toute campagne anticomuniste. Malgré le souci de refléter le portrait d'une Angleterre moderne et dynamique, les produits culturels exportés en Allemagne (essentiellement le livre et le film) ont véhiculé l'image quelque peu surannée d'une contrée rurale, avec ses cottages et ses gentlemen-farmers. L'effet ne fut pas toujours positif auprès d'un public allemand frappé par le côté rétrograde et poussiéreux de cet idéal. Les rythmes de la musique américaine et les productions hollywoodiennes reçurent souvent un meilleur accueil.

Ceci nous conduit à souligner l'un des autres apports majeurs de cette étude: Clemens a sans cesse mis en évidence les enjeux économiques de la politique culturelle. Dans l'immédiat après-guerre, les Britanniques voulurent prendre pied sur le marché éditorial et cinéma-